

## La grande colère des cabanières : Roquefort 1907.

### Grèves de femmes :

Le mercredi 29 mai 1907, le petit bourg de Roquefort-sur-Soulzon, dans l'Aveyron, est en effervescence. Une foule dense, en grande partie composée de jeunes femmes, se presse dans la rue principale et dans les rues étroites percées à flanc de coteau pour écouter une oratrice de grand renom qui a pris place sur une terrasse en surplomb : la citoyenne Sorgue. De taille et de stature imposante, coiffée d'un chapeau à larges bords, et ceinturée d'une large écharpe de soie rouge, celle-ci harangue la foule en Rouergat, incitant les jeunes travailleuses des caves de Roquefort, les cabanières, durement exploitées, à se syndiquer pour défendre leurs droits. À ses côtés, se tiennent Pierre Renaudel, secrétaire adjoint du Parti socialiste unifié<sup>1</sup> et Victor Mazars, ancien mineur de Décazeville et pionnier du syndicalisme local.

La citoyenne Sorgue<sup>2</sup>, de son vrai nom Antoinette Durand de Gros, est la fille d'un propriétaire terrien de la région, exilé aux États Unis sous l'Empire et marié à la fille de l'attaché militaire de Russie à Washington. Médecin de formation et fêru d'agronomie, d'anthropologie, et de philologie, il est imprégné de saint-simonisme et de fouriérisme, comme l'était son père avant lui. Née à Paris en 1864, elle a passé son enfance sur les terres familiales d'Arzac, instruite par des préceptrices et par ses parents qui lui ont enseigné plusieurs langues. Au contact des enfants de paysans dont elle a librement partagé les jeux, elle a appris le rouergat qu'elle utilise toujours lors de ses interventions dans la région. Journaliste, militante socialiste révolutionnaire de sensibilité blanquiste<sup>3</sup>, elle a publié de nombreux reportages sur le travail et les luttes des femmes, quelques nouvelles sur le Rouergue, ainsi que des monographies paysannes. Mais c'est surtout une infatigable propagandiste qui accourt dès qu'une grève éclate, du Nord au Sud et d'Est en Ouest, même au-delà des frontières de l'hexagone, n'hésitant pas à s'engager physiquement aux côtés de celles et ceux dont elle chronique les luttes.

Car les premières années du XXème siècle sont, en France, des années de grande turbulence sociale avec plus de 1000 grèves par an entre 1906 et 1913, menées par des centaines de milliers de grévistes, parfois accompagnées d'émeutes durement réprimées. Toutes les régions et tous les secteurs d'activité sont concernés par ces luttes de haute intensité. Partout, la jeune CGT, favorable à un syndicalisme d'action directe et à la grève générale, accompagne le mouvement et encourage la création de sections syndicales, en particulier dans les fabriques où les femmes sont nombreuses. Elles constituent alors 37% de la main d'œuvre ouvrière mais seulement 8% des effectifs syndicaux. Très présentes dans les industries de l'habillement, du textile et de l'alimentation, et nombreuses dans les industries chimiques, la métallurgie, le verre, le papier, le carton, le bois et le caoutchouc, elles perçoivent en moyenne un salaire inférieur de moitié à celui des hommes. Moins qualifiées que ces derniers, elles sont plus facilement remplaçables, et donc licenciables. De plus, étant moins syndiquées

---

<sup>1</sup> Le parti socialiste unifié ou SFIO (Section française de l'Internationale ouvrière) s'est constitué en avril 1905 par la fusion de plusieurs formations socialistes, et regroupe des tendances diverses allant des réformistes aux révolutionnaires. Pierre Renaudel en est le premier secrétaire adjoint de 1905 à 1910, ainsi que le délégué permanent à la propagande.

<sup>2</sup> Sorgue, anagramme de Gros, est le nom de plume choisi par Antoinette Durand de Gros lors de ses débuts dans le journalisme en 1892. Quand au terme de citoyenne ou citoyen en lieu et place de Madame ou Monsieur, il est en usage dans les milieux socialistes de l'Epoque et marque l'appartenance de la personne ainsi désignée au mouvement ouvrier.

<sup>3</sup> Elle est en 1907 très proche de Gustave Hervé, directeur du journal *La Guerre sociale*, après avoir été proche d'Édouard Vaillant porteur de l'héritage blanquiste au sein du Parti socialiste.

qu'eux, elles bénéficient d'une trésorerie plus réduite, véritable obstacle pour tenir dans la durée. Pourtant, elles participent, en nombre, aux grèves de cette période

Comme les travailleurs masculins, elles se battent d'abord pour l'augmentation des salaires et la réduction du temps de travail, mais elles posent souvent aussi des revendications qui leur sont propres comme le renvoi de contremaîtres ou de directeurs d'usine coupables de harcèlement sexuel et d'abus de pouvoir. Antoinette Sorgue déclarait le 23 avril 1905, dans *Le Réveil du Centre*, à propos du de la grève des porcelainières de Limoges qu'elle était venu soutenir: « Partout où je suis passée, au Nord, au Midi, à l'Est, à l'Ouest, au Centre, en France, à l'étranger, c'est la même protestation indignée que j'ai recueillie de la bouche des femmes et des filles d'ouvriers : nous sommes victimes de la lubricité des mâles de la bourgeoisie et des contremaîtres.»

Dans maints conflits, les femmes font preuve d'une détermination et d'un courage physique qui force l'admiration des rédacteurs de la presse ouvrière. En particulier lorsque ces grèves ont la ruralité pour cadre, comme celle des cartonnières de la Guerche, qui a duré 130 jours en 1901, celles des fileuses de soie de l'Isère et du Gard menée par plusieurs milliers de travailleuses en 1906, ou la grève éclair des cabaniers de Roquefort de mai 1907.

### **L'Industrie du Roquefort :**

Dans les premières années du XXème siècle, sept mille tonnes du fromage affiné dans les caves de Roquefort sont vendues chaque année pour un chiffre d'affaires de 22 millions de francs. Dans un rayon de 12 km autour du bourg, plusieurs milliers de personnes vivent de cette activité : éleveurs, laitiers, contrôleurs, fabricants de paniers et d'emballages, transporteurs, et enfin travailleurs et surtout travailleuses des caves chargés de l'affinage, de l'emballage et de l'expédition des fromages. Bâti sur un éboulis de rochers qui forme le causse du Cambalou, Roquefort abrite de nombreuses cavités naturelles, parcourues par des courants d'air froids et humides qui s'engouffrent par les fissures du roc, appelées fleurines. Ébauchées par la nature, ces caves ont été agrandies au fil du temps et sont utilisées depuis plusieurs siècles pour l'affinage de ce fromage à pâte persillée fabriqué à partir du lait cru de brebis, que Diderot, en 1782, considérait déjà comme le premier fromage d'Europe, le plus cher et le plus renommé.

Jusqu'au début des années 1880, les propriétaires des caves achetaient les fromages à affiner directement aux éleveurs du causse. Mais par souci d'homogénéisation, d'hygiène, et d'amélioration de la qualité, ils ont soutenu la création de laiteries chargées de collecter le lait des éleveurs et de le transformer en fromage. L'hygiène y est meilleure, les ouvriers laitiers mieux formés que les fermières, le matériel plus adapté, et surtout les conditions de température et d'humidité plus satisfaisantes. Les fermiers liés par contrat à une laiterie, pour une durée de un à six ans, s'engagent à lui livrer chaque jour le produit de la traite du matin et de la veille au soir dans des bidons à leur nom. Des contrôleurs, souvent d'anciens laitiers recrutés par les propriétaires des caves, vérifient à l'arrivée s'il n'y a pas eu ajout d'eau ou écrémage. Ils opèrent aussi dans les fermes où ils peuvent arriver à l'improviste pour vérifier la propreté des étables et les conditions de la traite.

Six jours après leur fabrication, les fromages sont acheminés jusqu'à Roquefort par des ramasseurs appointés par les patrons des laiteries ou des caves. Là, ils sont pesés avant d'être salés au sel fin sur le pourtour et les deux faces. Après quelques jours, on les brosse pour enlever la croûte qui s'est formée et on les perce de multiples trous de 3 mm de diamètre par lesquels on introduit des spores et du mycélium à l'intérieur de la pâte.

C'est seulement à l'issue de ces opérations, en partie mécanisées et réalisées en surface dans des salles dédiées que les fromages sont descendus dans les caves proprement dites, et déposés sur des étagères à quelques centimètres les uns des autres. Dans cet environnement

glacial, où la température varie de 8 à 10 degrés suivant les saisons, avec un taux d'humidité supérieur à 90%, s'activent les cabanières, chargées de « revirer » les fromages, c'est à dire de gratter à intervalles réguliers la croûte formée à la surface pour ôter les moisissures qui obstruent les canaux d'aération de la pâte. Chaussées de sabots, elles portent d'épais bas de laine noirs pour se protéger du froid, des jupons descendant juste au dessous du genou pour éviter au tissu de tremper dans la saumure qui imbibe le sol, et des tabliers de grosse toile. Tenant le fromage dans le creux de la main gauche, légèrement appuyé contre leur poitrine, elles passent rapidement sur le pourtour et les deux faces un couteau à large lame, une opération qu'elles réalisent avec une prodigieuse dextérité.

Les plus jeunes ont à peine 15 ans, les plus âgées guère plus de 25 ans. Venant des villages, hameaux ou fermes isolées des environs, elles sont pour la plupart filles de paysans éleveurs et travaillent dans les caves entre la sortie de l'école primaire et le mariage. Logées sur place, elles dorment dans des dortoirs tenus par des religieuses, de vastes salles où elles ne disposent que d'un lit, et d'une table de chevet. C'est sur la planche qui court tout le long du mur, au dessus des lits qu'elles disposent le contenu du petit baluchon qu'elles apportent chaque semaine de la ferme familiale. Leurs employeurs les obligent à prendre leur repas dans les pensions qu'ils désignent et retiennent sur leur salaire déjà maigre les frais de bouche et d'hébergement. Pour une journée de travail de 9 à 10 heures, elles perçoivent environ 1,50 francs. Elles remettent intégralement ces gages à leurs parents, contribuant ainsi au budget familial. Les plus aisés d'entre eux constituent une petite épargne à leurs filles en vue du mariage et laissent à leur disposition des petites sommes pour l'achat de vêtements et de colifichets.

Le travail cesse à midi le samedi pour leur permettre de regagner leur domicile, situé à souvent à plusieurs heures de marche du bourg. Dès le dimanche soir, elles sont de retour et prennent volontiers part au bal qui se tient sur la place, mais à 22 heures, il leur faut impérativement réintégrer leur dortoir sous peine d'être renvoyées par les religieuses, ce qui ne manquerait pas de leur attirer de graves ennuis avec leurs parents comme avec leurs patrons. Leurs dures conditions de travail et l'austérité de leur mode de vie n'ont tari ni leur gaité, ni leur appétit de vivre et les longs séjours hors du domicile familial ont développé chez elles un certain goût de l'indépendance qui va se manifester au cours du conflit qui les oppose aux patrons des caves en mai 1907.

Déjà, en décembre 1903, elles avaient quitté leurs postes de travail pour porter leurs doléances aux patrons qui avaient aussitôt brandi les menaces de licenciement, les forçant à réintégrer les caves dès le lendemain, mais leur mécontentement s'exprimait par une fronde à bas bruit qui n'attendait qu'une occasion pour se manifester au grand jour. D'autant plus que partout en France depuis le premier mai 1906, date choisie par la CGT comme temps fort de la mobilisation pour obtenir la journée de huit heures, des conflits surgissent dont elles perçoivent l'écho, notamment celui opposant en décembre 1906, les fileuses de soie des Cévennes aux patrons de la sériculture. Il suffisait d'une étincelle pour rallumer l'incendie qui couvait sous la cendre.

### **Une grève éclair et victorieuse :**

Ce fut la venue, parmi elles, le 29 mai 1907, de la Citoyenne Sorgue, cette militante socialiste de souche aveyronnaise, si persuasive qu'elle parvient à les convaincre de fonder une section syndicale le jour même de son arrivée. Pendant trois quarts d'heures, selon *La Voix du Peuple*, c'est un défilé ininterrompu d'ouvrières venant signer leur adhésion : 350 au total se portent volontaires. Un conseil syndical est aussitôt nommé et élabore une liste de revendications : un salaire de 360 francs par an, la reconnaissance du syndicat, et l'octroi d'une indemnité de 40 francs par mois pour frais de nourriture avec le droit de se nourrir où

bon leur semble. Ce dernier point revêt une importance toute particulière pour ces jeunes femmes infantilisées au travail par des contremaîtres hommes qui les rudoient et les tutoient et, hors travail, par des religieuses qui les traitent en petites pensionnaires de couvent. Ce qu'elles revendiquent, c'est le droit à une vie privée, hors de la tutelle des patrons.

Devant le refus des dirigeants de la Société des caves de Roquefort de prendre en considération leurs revendications, elles débrayent dès le lendemain, 30 mai, et font le tour des caves pour appeler à la grève. Les plus jeunes hésitent à les suivre mais, sous l'impulsion de leurs aînées, elles finissent par se jeter elles aussi dans la mêlée. Et bientôt, toutes les caves se retrouvent à l'arrêt avec plus de 600 grévistes. Les patrons des caves proposent alors le relèvement du salaire annuel de 270 francs à 330 francs, et celui des frais de pension de 25 francs par mois à 32,50 francs, s'engageant par écrit à n'inquiéter personne pour faits de grève. Propositions jugées insuffisantes par les cabanières qui partent en cortège rejoindre la citoyenne Sorgue à Tournemire où elles organisent une soupe communiste. Les religieuses leur refusant l'accès au dortoir, elles ne peuvent récupérer ni leurs souliers, ni leurs robes et c'est en sabots et tenues de travail qu'elles se mettent en route. Et plutôt que de réintégrer leur couvent le soir, elles improvisent un dortoir dans l'école des filles de Tournemire.

Sollicité comme médiateur par les patrons des caves, le sous-préfet de l'Aveyron avertit les patrons qu'une prolongation de la grève au-delà de 48 heures, rendrait les fromages impropres à la consommation, et priverait de ressources 5000 éleveurs et 15 000 travailleurs ruraux. Il les engage donc à faire les concessions nécessaires pour parvenir au plus vite à un accord. Mais la grève continue. Le premier juin, dès six heures du matin, les cabanières quittent Tournemire en cortège pour monter sur Roquefort. Tout le long du chemin, elles chantent l'Internationale ainsi qu'une chanson composée pour l'occasion sur l'air de la Carmagnole, pratique courante lors des grèves de cette période où la référence à la Révolution française, enseignée dans les cours d'histoire de l'école élémentaire, parle à toutes et tous : « La citoyenne est arrivée, la citoyenne est arrivée, de bons conseils nous a donné, de bons conseils nous a donnés, Et nous l'écouterons, en grève nous nous mettrons ! »<sup>4</sup>

À Roquefort, elles constatent avec satisfaction que le travail n'a repris nulle part, et engagent de nouveaux pourparlers. Partout des réunions enthousiastes se tiennent sur les paliers en étage qui bordent la rue principale qui n'a jamais connu pareille agitation. Une escouade de quatorze gendarmes à pied et à cheval, venue de Saint-Affrique, se tient prête à intervenir, mais les cabanières ne leur en donnent pas l'occasion. Sûres d'elles mêmes, sachant qu'une prolongation de la grève entraînerait des pertes considérables pour les patrons des caves, elles attendent patiemment qu'ils cèdent.

Le soir même, ils font un pas significatif pour la résolution du conflit en passant les salaires de 270 francs annuels à 350 francs, et les frais de nourriture de 23 francs par mois à 35 francs avec la liberté de se nourrir où elles le voudront et comme il leur plaira. Enfin, ils acceptent de reconnaître le syndicat, affilié à la Fédération de l'alimentation, auquel la presque totalité des cabanières ont adhéré. Le producteur le plus important, Roquefort Société, propose même d'octroyer à ses ouvrières 360 franc de salaire et 40 francs de pension, voyant là une occasion de mettre en difficulté ses concurrents qui n'ont pas la capacité de soutenir de tels coûts. Mais leurs salariées, déjouant la manœuvre, refusent de bénéficier de cette augmentation supplémentaire par solidarité avec les camarades des autres maisons qui ont mené la lutte à leurs côtés.

C'est une victoire totale et les journaux militants qui ont couvert la grève, *L'Humanité* et *La Voix du Peuple*, souvent condescendants pour les travailleurs de la ruralité, expriment avec force leur admiration : « Oui, on a vu à Roquefort des femmes et des jeunes filles, toutes catholiques pratiquantes, se révolter brusquement contre le patronat, et dans un élan

---

<sup>4</sup> Enregistrement d'une ancienne cabanière ayant participé à la grève de mai 1907.

magnifique de solidarité ouvrière, effectuer en trois jours une besogne considérable ! »<sup>5</sup> Estimant son rôle est terminé, Antoinette Sorgue quitte alors Roquefort, raccompagnée jusqu'à la gare de Tournemire, par une foule de jeunes ouvrières galvanisées par l'éclatante victoire qu'elles viennent de remporter. Un an plus tard, elle se tiendra aux côtés des 30 000 ouvriers agricoles de la région de Parme, dès les premiers jours de leur dure et longue grève, et paiera ce soutien de 55 jours de prison.

---

<sup>5</sup> Cité par Jean-Michel Cosson dans « Les cabaniers de Roquefort en grève, 30 mai 1907 », *Les Portes de l'histoire*. 10/09/2025.